This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.9
F68

B 976,815

ESSAI

SUR LE

MAUVAIS GOÛT

DANS LA

LITTÉRATURE

CANADIENNE

PAR

J. O. FONTAINE

Vice-Président de l'Institut Canadien de Québec.

A. Vallée M. D. L.

QUÉBEC:
DES PRESSES DU " CANADIEN "
No. 40, Côte de Léry.

1876

840.9
F62

Rom. Lang.
Duchamel
9-4-47
59881

12-7-59 NFP

AVERTISSEMENT.

Comme je l'avais prévu, plusieurs personnes s'obstinent à voir dans ma conférence le portrait de certains écrivains ; c'est une injustice : si j'avais voulu désigner des personnages réels, j'aurais suivi la règle que j'ai défendue ; j'aurais indiqué les qualités bonnes et mauvaises de chaque auteur. Mais pour chaque tableau, j'ai fait poser dix hommes de lettres au moins, et l'on n'a qu'à lire la collection complète de nos revues pour se convaincre que les *Alcippe*, les *Bias*, les *Timantes* sont plus nombreux qu'on ne le croit.

Je désespèrerais pourtant de réfuter victorieusement l'accusation malicieuse dont je suis l'objet si nos littérateurs avaient le travers qu'un misanthrope leur prêtait jadis.

" L'homme de lettres, disait-il, l'homme de lettres médiocre j'en-
" tends, c'est Narcisse amoureux de lui-même ; il s'admire sans cesse,
" il pose en modèle pour les contemporains, il se promet l'immortalité.
" Dans son opinion tout le monde le connaît, tout le monde a les yeux
" sur lui ; et ses ouvrages attirent seuls l'attention du public. Entre-t-il
" au théâtre, ou dans quelque assemblée, il lui semble entendre
" murmurer son nom par l'auditoire. S'il se promène par les rues, sa
" démarche est imposante et fière, comme il convient à un homme de
" son espèce sur lequel chacun attache ses regards. Célèbre-t-on dans
" un discours ou dans un journal la littérature du pays, il s'approprie
" modestement l'éloge en entier, et n'imagine pas qu'on puisse désigner
" un autre que lui. ' Son orgueil n'a d'égale que son humilité. La
" moindre critique le blesse au vif ; n'allez pas répéter devant lui
" qu'une partie de nos auteurs sont sots ou médiocres, que leur style

" est lourd, ampoulé, ridicule, il accepterait le compliment pour lui-
" même, peut-être parceque, à ses yeux, il représente seul nos lettres,
" et que les autres écrivains

" Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. "

" Si vous dites, par exemple : " Les chroniqueurs et les romanciers
" du jour imitent le Ménippe de La Bruyère et se parent, comme le
" geai, des plumes du paon ; " il s'écrie : " Je ne connais pas La Bruyère,
" et je ne sais qui est Ménippe ; vous êtes un imposteur et un calom-
" niateur ! "

" En un mot, l'homme de lettres médiocre est son propre dieu,
" et il croit son culte universel ; il s'adore tous les jours, et l'Arabie
" entière ne pourrait produire l'encens qu'il brûle sur ses autels."

Ces sombres propos ne doivent surprendre personne, car ce misanthrope, dit la légende, n'avait jamais lu que des livres improvisés, et il avait puisé dans son ennui une haine invincible contre tous les auteurs. Heureusement pour les lettres canadiennes, si les auteurs incapables sont trop nombreux, on compte en revanche plusieurs hommes distingués, maîtres dans l'art d'écrire, et dont les œuvres aimées du public font oublier tant et de si mauvais écrits.

DU MAUVAIS GOUT

DANS LA

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESSAI LU A L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC, LE 2 MARS 1876,

Par M. J. O. FONTAINE.

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

La hardiesse, téméraire peut-être, qui m'a fait choisir le sujet de cette conférence me porte à craindre de ne pas trouver grâce devant vous ce soir. Je viens parler des travers de notre littérature canadienne et signaler les défauts de nos écrivains, sans avoir, je l'avoue, aucun droit de me poser en censeur. Aussi n'est-ce qu'à titre d'essai que je soumets mon travail. Du reste, dans mes appréciations, loin de me fier à moi-même, je tâcherai d'être l'interprète de tout le monde. En matière de goût, le public est juge et les ouvrages qui lui déplaisent sont presque toujours de mauvais ouvrages. Je me suis contenté de rechercher par quelles causes nos écrivains méritent l'indifférence du lecteur, et, si je suis sévère parfois, vous êtes mes complices, car vos moqueries, vos dédains et votre ennui sont les dénonciateurs qui m'ont révélé de méchants écrits. Je crois donc avoir quelque droit de compter sur votre indulgence, et j'espère que vous voudrez bien me l'accorder.

Je vous prie en outre de ne pas me taxer d'injustice si ma bouche est muette ce soir sur les mérites de nos écrivains. Ce serait une double peine pour moi d'encourir vos reproches quand par la nature même de mon sujet, je me prive de rendre hommage à des hommes de lettres que j'admire et dont il me serait si plaisant de louer devant cet auditoire les éclatantes et solides qualités. Mais je suis un peu comme le poëte : « Video meliora proboque, deteriora sequor ; » je connais les bons ouvrages et je les approuve, mais je vais parler seulement des sots livres et des mauvais auteurs.

Un conférencier plus habile et plus autorisé, M. Legendre, a d'ailleurs développé devant vous, il y a quinze jours à peine, l'histoire de la littérature canadienne, et dans les appréciations éloquentes que vous avez applaudies, il a su payer à nos célébrités contemporaines le tribut de louanges qui leur est dû.

La mode règne dans le monde sous le patronage de la plus aimable partie de l'humanité, et courbe tout sous sa loi. La littérature n'a pas échappé à ce despotisme et s'est revêtue de différentes couleurs, d'ornements divers, selon le penchant du jour, les mœurs de l'époque, ou suivant l'impulsion donnée par les hommes de génie. Chaque siècle a

son caractère particulier. Horace et Virgile n'écrivent pas comme Homère ni Pindare ; Corneille et Racine diffèrent d'Euripide et de Sophocle, et l'auteur qui voudrait imiter servilement aujourd'hui ces grands classiques et mépriser ce qui plaît à notre siècle, n'obtiendrait aucun suffrage : il faut être de son temps. Il n'est donc pas question de s'enrôler dans l'armée classique ou dans l'armée romantique, mais, tout simplement, d'examiner les vices dominants de nos hommes de lettres, quelque soit leur drapeau.

Tout homme qui a le sentiment du beau évite ce qui choque le regard, l'oreille ou la pensée. Quelque soit le genre qu'il adopte, il sait plaire en se conformant aux règles du goût. Le bon goût sera mon critérium, c'est-à-dire, mesdames et messieurs, je ne ferai que redire vos jugements.

Je l'ai dit tantôt, la femme est la reine de la mode, une reine souvent accusée de caprices ; mais dans ses fantaisies, elle n'oublie jamais que son empire est dans l'art de plaire, aussi quelque parure qu'elle revête, qu'elle porte une fontange ou que sa tête soit ornée d'une résille, elle sait donner à tout une grâce particulière, et par un prodige de goût faire admirer les toilettes les plus excentriques, le chignon le plus audacieux.

Ce tact exquis, ce sentiment intime du beau manquent trop souvent à l'homme, surtout s'il se fait écrivain.

Bien écrire, c'est se conformer dans le choix des sentiments et des pensées aux règles du bon sens, c'est dans l'arrangement des phrases, dans la disposition du sujet, rechercher la clarté, le naturel, la variété, l'harmonie. Ces qualités ne sont pas l'apanage exclusif d'une école, mais elles se trouvent chez ces auteurs fameux dont la gloire s'accroît d'âge en âge, et que tous les peuples reconnaissent comme les maîtres du goût.

Il nous est malheureusement difficile de rester dans des limites déjà si larges ; l'esprit s'y trouve encore à l'étroit et se révolte pour chercher des lois nouvelles loin des sentiers battus.

Les succès, parfois brillants, obtenus par l'audace en dépit du bon sens, ont enflammé la gent littéraire et, de plusieurs on peut dire avec le poëte :

" La plupart emportés d'une fougue insensée
Toujours loin du vrai sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers [monstrueux
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser [comme eux."

La critique, qui seule pourrait mettre un frein aux sottises du temps, reste muette. Il semble qu'il y ait une conspiration universelle pour étouffer toute appréciation impartiale des auteurs, tant on se hâte de bâillonner le profane qui ose juger un ouvrage, et en signaler les défauts comme les beautés.

A ce sujet, permettez-moi de vous raconter un apologue.

Il existait au moyen âge une société de gens de lettres connue sous le nom de « *Confrérie de Mutuel Los et Renom.* » Le but de l'association était de procurer la célébrité aux auteurs, en leur épargnant les déboires qui précèdent la popularité. Tous les membres étaient tenus de se louer mutuellement, tant dans leurs ouvrages que dans leurs discours, et pour prévenir tout scrupule de conscience, jamais on ne devait lire le travail d'un confrère qu'après en avoir fait un éloge pompeux.

Comme vous le pensez bien, mesdames et messieurs, troubadours, trouvères, compagnons de la gaie science s'agrégèrent en foule au nouvel institut : et le monde fut rempli d'Homères et de Virgiles. La gloire devint une conquête facile, et l'on ne fut plus obligé pour l'acquérir de s'évertuer durant de longues années à produire des chefs-d'œuvres. La moindre improvisation suffisait pour s'élever au premier rang sur l'aile de la réclame et pour être réputé l'égal des plus grands auteurs. Une chose digne de remarque, c'est que les

hommes de génie refusèrent toujours de s'adjoindre; ils acceptaient sans doute les louanges,—l'encens plaît, même aux dieux,—mais leur raison répugnait à louer le plus infime poëtereau. Nonobstant ces quelques abstentions, la société fut très-nombreuse; mais à la fin, les éloges, improvisés comme le reste, devinrent de si mauvais goût que personne ne les voulut lire, et l'association tomba sous les dédains publics.

Toutefois l'esprit s'en conserva chez la race littéraire; les barbouilleurs de papier regrettèrent toujours ces commodes usages du passé, et travaillèrent souventefois à les remettre en vigueur. Il se fit une grande tentative en ce sens sous Louis XIV; heureusement les sifflets de Molière et de Boileau tuèrent l'entreprise. C'est alors sans doute que, pour fuir leur franchise importune, et suivre à son aise les coutumes des anciens jours, Vadius passa en Amérique où sa postérité vit et règne encore aujourd'hui.

Tous les hommes de lettres présents ce soir, sont, j'en suis sûr, des Alcestes en littérature, et n'approuvent que les ouvrages marqués au coin du bon goût, aussi, puis-je dire sans crainte de blesser personne, que la manie de l'apothéose mutuelle est trop répandue parmi nous.

Au premier sonnet, au premier article, tous les littérateurs s'empressent d'applaudir en criant: *Dignus, dignus, dignus intrare*, et l'on passe au rang des Dieux.

Quelques puristes voudraient peut-être un peu plus de sévérité, mais on leur dit: Notre pays est jeune et notre littérature dans l'enfance; il ne faut pas décourager la jeunesse en exigeant la perfection.

A cette objection, je puis répondre avec le poëte: "Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine, s'il séjourne, il rend vain l'art de la médecine." D'ailleurs nos pères nous ont légué une belle langue, la langue de Racine et de Bossuet, et nous ne pouvons prétendre la perfectionner. Notre devoir est plutôt de la maintenir dans sa pureté, en imitant les grands maîtres dans leur clarté, leur noble élégance, leur concision. Qu'importe à la province si la critique étouffe quelque centaine de mauvais écrits, et si les intrus dans la carrière littéraire deviennent maçons, si c'est leur métier? Produire peu, mais donner de bons produits est une devise française qui devrait être notre règle. Qu'on ne laisse passer que des œuvres de bon aloi, et les hommes de talent s'en trouveront mieux. Certains aujourd'hui de l'indulgence publique, ces derniers ne polissent plus leurs ouvrages, et, à part un peu d'originalité, rien ne les distingue des mauvais auteurs.

La crainte des sifflets leur serait salutaire, et plus tard ils seront reconnaissants d'une rigueur qui leur vaudra une gloire durable au lieu d'éphémères succès.

Une chose à déplorer c'est notre esprit d'imitation: il semble qu'un canadien-français ne puisse imaginer rien de passable, et qu'il lui faille absolument tout emprunter aux étrangers. On copie sans cesse, et souvent même, par une imitation multiple, on trouve moyen de singer dans une même page dix auteurs à la fois. On s'en approprie surtout merveilleusement les défauts, sans jamais s'élever jusqu'à ces qualités, jusqu'à ce je ne sais quoi qui est le propre du génie. Poëtes, romanciers, journalistes, presque tout le monde, veut faire du Hugo, du Balzac ou du Dumas. L'enflure, l'incorrection, les longueurs, les redites, les trivialités sont à l'ordre du jour. J'ouvre un livre au hasard et je tombe sur une platitude.

Alcippe est grave et sentencieux; tout lui est matière à axiôme. Au tour qu'il donne à sa phrase vous croiriez qu'il émet une maxime nouvelle destinée à devenir le refrain de l'humanité. A ce jeu, il est plus fécond que Sancho en proverbes, et il rendrait des points à Victor Hugo. Si ces expressions prétentieuses signifiaient quelque chose, passe-en-

core, mais ce n'est qu'un assemblage de mots discordants ou des vérités de la Palisse. Alcippe est l'inventeur des pensées suivantes : « Un pleur, c'est un souvenir » ; « les gens dans l'infortune sont malheureux » ; « la vaillance est l'apanage des cœurs courageux. »

Comment nommerais-je celui-ci ? Comment attribuer à un seul un travers qu'il partage avec tant d'auteurs ! Ciel ! quelle abondance d'épithètes ! quel amas de comparaisons ! Tous les adjectifs de la langue française trouvent place en ses écrits et sont jetés au hasard autour de chaque substantif, escortés d'abverbes pesants. Citons en quelque chose : « L'impitoyable et horrible bourreau, pour n'épargner à la jeune fille aucune des douleurs pénibles dont il voulait que son cœur torturé et endolori fut saturé, mit cruellement devant ses yeux hagards l'image aimée de l'infortuné et malheureux Arthur.»

Timantes ne peut parler d'une personne sans la décrire à l'instant de la tête aux pieds. Il donne la largeur du front, la longueur du nez, les nuances du teint. Les détails de toi lette ferait croire qu'il est le mari d'une modiste. Il consacre une page entière à décrire la taille élégante et le pied mignon de mademoiselle Cléophée.

Qu'il me soit permis de citer ici deux descriptions empruntées à Théophile Gauthier. Elles vous prouveront que nos plus fiers romantiques ne sont que des novices dans l'art d'être ridicules et que leurs maîtres vivent par delà les mers.

Voici d'abord un portrait de Mademoiselle Mars :

« Hélas ! ce charmant sourire d'où jaillissait l'esprit avec un éc air de nacre ; ces yeux furtifs et pleins de séductions dont chaque étincelle tombait sur de la poudre ; ce langage si doux, si rythmé, si mélodieux qu'il faisait demander à quoi pouvait servir la musique ; cette intelligence qui semblait comprendre tout, qui ajoutait à tout, et surprenait le poëte par les sens nouveaux et les percées inattendues qu'elle lui révélait dans son œuvre, rien de tout cela n'a laissé de trace, pas plus que la barque sur l'eau, que le vol du papillon dans l'air ; et encore le papillon colore-t-il les mains qui le poursuivent de la poussière de ses ailes. Personne ne peut décrire ce geste, peindre cette intention, noter cette inflexion de voix »

Pauvre Oronte, né deux siècles trop tôt, si tu vivais aujourd'hui, quelles couronnes ne cueillerais-tu pas avec ton sonnet !

Apprenez maintenant, Mesdames et Messieurs, ce qu'étaient les mains de Mademoiselle Ida Ferrier.

« Les belles mains sont peu remarquées dans la foule. Les regards d'une salle vont tout de suite à la figure et à la taille d'une actrice, mais c'est dans ceux qui les recherchent un goût pur et raffiné de connaisseur. De même que les botanistes ne s'adressent pas toujours aux fleurs les plus apparentes, il y a toujours dans une grande foule quelques artistes qui, sous des touffes de rubans et de dentelles, vont chercher les mains comme les fleurs les plus rares et les plus choisies du jardin de l'amour.

La blancheur éblouissante des mains de Mlle. Ida est tempérée par une molle transparence de veines bleues ; les attaches du poignet ont une souplesse et une fermeté telle que nous ne saurions les comparer qu'aux anneaux d'une couleuvre ; le dos de la main est lisse, ciselé comme une camée antique, fouillé de belles fossettes pleines d'ombre, l'intérieur, relevé de petits monticules, et traversé de lignes calmes est une charmante carte de géographie du monde de la beauté ; les doigts aisément pénétrés de lumière *brillent* au soleil comme des perles ; ils pourraient au reste se passer de bagues, car ils ont tous un ongle fait de la plus belle nacre, un vrai bijou pour lequel je donnerais le diamant de Cléopâtre si je l'avais. »

Quiconque applaudit à de telles mignardises peut-il ne pas approuver la description des mains d'Agnès Sorel dans la *Pucelle* de Chapelain ?

" On voit hors des deux bouts de ses deux [courtes-manches
Sortir à découvert deux mains longues et [blanches,
Dont les doigts inégaux mais tout ronds et [menus
Imitent l'embonpoint des bras ronds et [charnus."

Peut-il ne pas s'extasier devant l'ingénieuse idée de St. Amand lorsque, dans son *Moïse Sauvé*, il fait traverser la Mer Rouge aux Hébreux ?

...." Là dans des remparts que l'œil peut [transpercer
Les poissons ébahis les regardent passer."

En lisant ces descriptions, j'ai souvent essayé d'en réunir les traits épars, et de me représenter, par exemple, une beauté avec " *des yeux couleur de mer claire, un nez comprimé comme sous la pression d'une forte pensée, des joues où le printemps a semé ses grâces et l'été ses couleurs, des dents de perles, une bouche façonnée par Vénus elle-même*, un menton &c., une gorge &c., des mains &c. A peine rendu à la moitié, j'oublie ce que je veux entendre par " *des yeux couleur de mer claire*," et mon type s'enfuit inachevé.

Je préfère l'auteur modeste qui me dit : " La blonde Florence avait de grands yeux bleus, la taille svelte et légère, les traits d'une régularité parfaite ; il y avait dans toute sa personne tant de charme, tant de grâce dans tous ses mouvements qu'on ne pouvait la voir sans s'écrier : Qu'elle est belle !"

Avec ces quelques traits, je me crée facilement une belle idéale en prenant pour type la plus charmante blonde ou brune de mes connaissances ; et je n'ai que l'embarras du choix.

Cléon est passionné des images et il remplit son discours de métaphores, de catachrèses, de métonymies, sans jamais se préoccuper de la justesse ou de l'à-propos. Je l'ai entendu faire un curieux usage de la gradation dans la description d'une tempête : " Un calme indicible pesait, dit-il, sur la nature entière, qui, après cet immense effort, paraissait fatiguée, épuisée, évanouie, morte enfin."

C'est comme ce porteur de mauvaises nouvelles qui disait à une femme : "Votre mari est indisposé, sa maladie est assez grave ; il est à l'agonie ; il est mort depuis deux jours."

« Les arbres semblaient s'incliner pour lui souhaiter la bienvenue, et les petits oiseaux chantaient amoureusement autour d'elle comme épris d'une si rare beauté ; la brise elle-même semblait retenir son haleine pour n'effleurer que légèrement le doux visage d'Eléonore, »..... Tel est le pathos de *Gunophile* ; il rougirait de parler sans galimatias, de dépeindre sans afféterie, d'écrire sans émettre des pensées ridicules. Il est de l'école des *Précieuses*, et si je vais chez lui, je crains toujours qu'il ne me dise : « Contentez donc l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser. »

Ce foudre de guerre, cet athlète qui croit porter la massue d'Hercule, c'est le polémiste *Antoine*. Sa voix est terrible, son geste impétueux, il ne procède que par imprécations, apostrophes, interjections. Tous ceux qui l'attaquent sont monstres à figure humaine, ou vers de terre. Les héros d'Homère sont moins féconds en injures : aussi jamais écrivain ne fut plus redouté. Cependant, retranchez ces mots tapageurs, ces grossièretés, il ne reste rien d'Antoine ; son raisonnement est faible et sans suite, il délaye péniblement une pensée incidente en deux colonnes, tandis qu'il signale à peine les grandes vérités. Il a prouvé d'avance la nécessité de la confédération, non parce qu'elle sauve l'autonomie de la race française, mais parce qu'elle devait amener la réduction des droits sur le tabac.

Tel n'est point l'émule de cet Achille. Toujours poli, toujours gentilhomme, il badine avec grâce, ceu-

sure avec délicatesse, et son langage est châtié, toujours français ; sa phrase nette, concise, élégante et d'une admirable clarté. Nul ne sait mieux manier l'ironie, nul ne sait mieux démasquer le ridicule ; il lance ses traits d'une main sûre, certain de toucher le point faible de l'ennemi. On éprouve en le lisant ce charme indicible, cette paisible gaîeté que savent seuls faire naître les gens d'esprit. Et pourtant, qui le croirait ? ces qualités sont un malheur pour l'aimable écrivain : le public, surpris de le comprendre sans peine, s'écrie qu'il n'est pas sérieux.

La manie de *Bias* est singulière : il ne procède que par digressions, comme ces vieillards à qui tout rappelle des épisodes de leur jeunesse. Il ne peut raconter un fait sans énumérer ce qu'ont pu faire au même moment les autres mortels. Il ne dira pas, par exemple, "A quatre heures, j'ai passé sur la rue St. Jean," ce serait trop simple ; mais : "Il était quatre heures, l'heureux temps de la journée où l'avocat dérobe un peu de temps à la veuve et aux orphelins, pour se reposer ; où le notaire achète ou proteste des billets ; où la jeune fille, armée de tous ces attraits, part à la conquête des cœurs ; où les écoliers jouissent de leur courte recréation, etc., (l'énumération remplit deux pages), à quatre heures, dis-je, j'ai passé sur la rue St. Jean."

Nicaise est un esprit brillant, un véritable homme de lettres ; son style est varié, rapide, élégant, et, quoiqu'il écrive, on le lit avec plaisir. Sérieux à ses heures, il développe savamment la thèse la plus épineuse : c'est un bon publiciste ; il vous égaiera demain par les récits les plus gais, les idées les plus paradoxales. Il a dépeint avec tant de verve les embarras de Québec, qu'on les bénit presque d'inspirer de si plaisants écrits. La relation de ses voyages, est semée d'anecdotes piquantes, de traits charmants, de causeries délicieuses et souvent éloquentes : c'est le vrai chroniqueur.

Nicaise n'a pu toutefois se défendre de l'enflure et du mauvais goût. Son plus grand travers est de consacrer des pages entières à parler de l'immense, de l'infini, de l'inconnu, trois choses qu'il ne peut comprendre, et dont il prétend nous donner une idée.

Calino, Prudhomme et compagnie, comme on les appelle en France, passent leur vie en quête de calembourgs ; dans leurs écrits, comme dans leurs discours, ils aiguisent sans cesse quelque pointe obscure. Vous vous étonnez de les voir torturer une phrase, et la défigurer au point d'en faire une énigme, attendez-vous à la voir finir par un misérable jeu de mots. Cette espèce est insupportable dans les journaux comme dans les salons, et je ne sais pourquoi l'on décore du titre de gens d'esprit les sots qui la composent.

Avoir de l'esprit, c'est animer une conversation ou un écrit par des pensées fines, délicates, justes ; c'est donner un tour piquant à toutes les observations, citer à propos un fait, un trait d'histoire et varier agréablement le discours sans fatiguer personne.

L'homme d'esprit possède l'art de charmer ; quelque soit son interlocuteur, il devine d'instinct le langage qui lui plaira le mieux. Si quelquefois il se permet une pointe, c'est pour amener des rapprochements naturels, faciles à saisir, et quand il est sûr d'être compris.

On l'entend sans fatigue et tout le monde dit de lui : Qu'il est aimable !

Il n'en est pas de même des faiseurs d'esprit. Dans une récente soirée où le malheur m'avait conduit, la compagnie était composée de *calembourgristes*. Rien n'était plus étrange que de les voir à l'œuvre : chaque phrase amenait un jeu de mots, et l'on eût juré qu'ils avaient collaboré au dictionnaire des homonymes. Occupés sans cesse de trouver un calembourg nouveau, ils ne prêtaient aucune attention aux propos de leurs voisins et les honoraient à peine d'un sourire distrait ; une sottise enfantée, ils devenaient en

travail d'une autre, convaincus de notre profonde admiration.

Voici un de leurs mots. Après les rafraîchissements, l'un d'eux s'écria : Nous sommes tous semblables à Dieu ! On le pria de s'expliquer et nous apprîmes que nous avions fait des *planètes* (plats nets). On fut trois quarts d'heure sans comprendre. Ce chef-d'œuvre, tiré de Rabelais, rendit ses confrères fous de jalousie.

Les poëtes, sauf d'honorables exceptions, se jettent dans tous les travers que je viens de signaler, et souvent la muse romantique les entraîne dans des sentiers ignorés du bon sens. Les productions difformes de la plupart des rimeurs sont, à vrai dire, inoffensives, car le lecteur les dédaigne ; mais, à coté de ces Chapelains, se trouvent des auteurs inspirés et qui méritent d'attirer l'attention publique, quoique leurs œuvres soient trop souvent déparées par des vices empruntés à l'école du jour. Dans mes cartons je trouve la critique d'un de leurs principaux défauts, et je me permets de la citer ici.

" Il est une autre sorte de hors d'œuvre plus inoffensif, je veux parler des *rêveries*, *fantaisies* et autres jeux d'imagination où se plaisent les poëtes, et qui font fuir le lecteur. Quand Lamartine composa la première harmonie il ne prévoyait pas, sans doute, les sottises qui en naîtraient, car il l'eût jetée au feu. Le moindre poëtereau veut maintenant l'imiter. Le genre consiste à faire des phrases sur la lune, les étoiles, le vent, les fleurs, les bosquets, et c'est une faute d'y mettre des pensées.

Un poëte prend sa lyre, et gravit majestueux la colline prochaine ; de là il s'adresse à un confrère et lui chante un couplet :

Des forêts murmurantes
Orchestre aux mille voix,
Ouragans et tourmentes,
Cascades écumantes
Grondant au fond des bois.

Le confrère saisit alors son violon, s'avance non moins majestueux sur la plage voisine, et répond :

Viens sur la rive,
Où l'onde vive
Traîne le sable d'or,
Viens au bocage,
Dans le feuillage
La brise joue encor.

On se montre en chantant ainsi les trois éléments et les couplets sont nombreux. Vous attendez quelque grande idée, point. Après avoir fait passer sous vos yeux le dernier nuage et la dernière fleur, nos chanteurs remettent lyre et violon sous le bras et s'en vont. Dans le spectacle de la nature Fénélon trouvait la preuve de l'existence de Dieu ; y trouver des rimes sonores suffit maintenant à nos versificateurs.

Je sais que ce genre est à la mode, mais à qui préfère une belle pensée, un sentiment vrai à cent belles phrases, ces tirades déplaisent autant que les interminables descriptions de Scudéry où

.. *L'on se* sauve à peine à travers le jardin."

Les fautes que je viens d'énumérer naissent en grande partie du manque de travail. C'est une espèce de gloire pour nos gens de lettres d'écrire au fil de la plume ; vous les entendez sans cesse se vanter d'avoir composé je ne sais combien de pages après telle orgie, et de ne se relire jamais. On le devinerait d'ailleurs sans leurs vantardises ; car leurs énormes bévues les étonneraient eux-mêmes s'ils revoyaient leurs manuscrits. L'un d'eux n'a-t-il pas dit : « Ma femme, ma sœur et mon piano étaient les trois personnes que j'aimais le mieux au monde. » Et son intention n'était pas de faire rire !

On composerait des volumes de ces sottises dont pullulent la prose et la poësie publiées dans nos journaux. Car, je viens de le dire, la plupart de nos auteurs écrivent à la hâte, les uns par insouciance, d'autres parce que les louanges obligées qu'ils reçoivent les abusent sur leur propre mérite, d'autres encore par conviction : de ce nombre est mon ami *Adrien*.

Adrien est homme de talent, presque de génie, et souvent il étonne par la grandeur de ses conceptions ; imagination vive, jugement sûr, sentiment du beau, la nature lui a tout donné, et son esprit est orné de tout ce qui peut le rendre brillant : pourtant en lui seul il réunit tous les défauts déjà signalés ; son style est obscur, sa phrase lourde ; les pointes, le marivaudage déparent ses écrits ; il se perd en digressions saugrenues, en métaphores incompréhensibles, et, quoique puriste, il émerveille par cent fautes de français.

Je ne pouvais d'abord m'expliquer cette belle intelligence, coupable de tant d'écarts, quand un mot m'a révélé le secret des faiblesses d'Adrien : il improvise. L'inspiration, dit-il, est toute spontanée, c'est une flamme brillante, mais fugitive, qui s'évanouit bientôt ; c'est un fier torrent qui n'est beau que par sa course impétueuse à travers les rochers ; endiguez-le, et vous ne voyez plus qu'une eau morte et sans force. Celui que la muse inspire d'un saint enthousiasme, doit de suite confier au papier les pensées qui le pressent, laisser courir sa plume au gré de l'imagination et ne rien changer dans une œuvre ainsi faite sous l'influence d'un souffle divin. Qui retouche ses écrits pour les plier aux froides règles de l'école, en enlève l'arôme, l'idéal, l'originalité.

Erreur profonde dont rien ne peut le désabuser. L'exemple de Dumas, de Balzac, et de cent autres écrivains célèbres est sa raison suprême contre tout argument. On ne peut expliquer autrement sa répugnance pour le précepte du maître :

« Cent fois sur le métier remettez votre [ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Dans ces deux vers où l'on veut bien voir une grande étroitesse d'idée se trouve pourtant la règle toujours suivie par les grands maîtres en tout genre, et c'est par là qu'ils ont mérité l'immortalité.

Combien ne s'abusent-ils pas ces hommes dédaigneux du travail par lequel l'esprit se corrige lui-même ! Ils ignorent toujours ces jouissances suprêmes qui émeuvent l'âme à mesure qu'elle se rapproche de l'idéal. Car on cherche l'idéal en tout. Audessus de la réalité qui s'offre à nos regards se dresse un type plus parfait, un type de beauté, d'harmonie, digne d'une intelligence faite pour les splendeurs éternelles. Cet idéal, l'improvisateur l'entrevoit un instant, en façonne à la hâte une ébauche grossière, et la livre comme un chef-d'œuvre. Il n'en est pas de même du vrai travailleur : devant son ébauche encore informe, il s'arrête, il la contemple, et la compare avec l'image qu'il avait rêvée. Les défauts lui apparaissent, et mécontent, il recommence son labeur, retranche, ajoute, adoucit ici, met en relief ailleurs telle partie trop effacée, harmonise les proportions. Et son inspiration, faible étincelle d'abord, devient un feu qui le pénètre, et le remplit d'une ardeur nouvelle. Il s'éprend d'amour pour son œuvre, cette fille de son intelligence ; il aime à lui donner la grâce, le mouvement, la beauté, la vie ; et quand son âme a réalisé pour ainsi dire l'idéal cherché, il surabonde de cet enthousiasme qui enflammait Michel-Ange s'écriant en face de son immortelle statue de *Moïse* « Parle donc, puisque tu est vivant. »

Non ! le travail ne tue pas l'inspiration, tous les grands génies en rendent le témoignage. Je ne finirais pas si je voulais citer les grands personnages de tous les temps qui en ont fait l'éloge, et par leur parole et par leur exemple. On connait la réponse du peintre grec à cet improvisateur qui lui reprochait de pâlir durant de longs mois sur ses ouvrages : « Je travaille pour l'éternité, » et les siècles ont accepté le legs d'Apelles. Enfermé dans une grotte, et demi-rasé, Démosthènes corrigeait ses écrits sans relâche, aussi, par ses veilles, arrachait-il à la nature avare des dons qu'elle lui

avait refusés d'abord, l'éloquence de la voix et du geste, et son intelligence sublime mûrissait dans le silence de la solitude, ces admirables discours acclamés par Athènes, et plus applaudis encore par la postérité. *Festina lente*, disait Horace ; et son ami Virgile, après dix années de labeurs, ne jugeait pas son poëme digne de lui-même et du public, et pourtant ce poëme, c'était l'*Enéide*. L'histoire littéraire moderne n'est pas moins féconde en traits de ce genre. J'ai cité tantôt Michel Ange ; plus tard Malherbe, par ses études constantes et la critique sévère à laquelle il se soumettait lui-même s'élevait au-dessus de son époque et contribuait à donner à la langue française les qualités qui l'ont rendue universelle On connait la manière de composer de Racine, de Boileau, de Bossuet, de tous les écrivains célèbres du grand siècle, et leur estime de ces Scudéry

Dont la fertile plume,
Peut sans peine en un mois enfanter un [volume,
Mais dont les écrits
Ne font de chez Barbin qu'un saut chez [l'épicier.

Le bon Lafontaine polissait ses fables inimitables de la manière originale qu'on connait. Pourtant un jour, par distraction sans doute, il s'oublie jusqu'à improviser une comédie qu'il fait jouer au théâtre. Il assiste à la première représentation, mais dès le début tout lui paraît fade, et le jeu savant des acteurs ne peut lui voiler la pauvreté de leurs rôles. Le poëte ne se reconnait plus dans ces vers absurdes, il murmure avec impatience, il s'agite à chaque nouvelle ineptie, et n'y tenant plus à la fin il se lève en s'écriant «quel est le malotru qui a fait cette méchante pièce là.» Exemple unique peut-être, dans l'histoire de la littérature, d'un auteur qui se soit jugé lui-même avec une aussi franche impartialité. Mais Lafontaine était distrait.

Je pourrais citer encore Buffon, qui recommençait jusqu'à vingt fois la même page, et l'illustre De Maistre ne publiant ses Soirées de St. Pétersbourg qu'après trente années de travail. Mais je m'arrête dans cette énumération qui semblerait étrange et oiseuse dans tout autre siècle que le nôtre, tant il paraîtrait superflu de prouver par des traits le précepte que je défends.

Signalons maintenant une autre classe de lettrés, moins nombreux, il est vrai, mais qui contribuent pourtant à paralyser nos progrès littéraires, je veux parler des puristes. Le puriste est l'esclave de la grammaire, il ne jure que par Chapsal, Bescherelle ou le dictionnaire de l'Académie, et toute phrase dont il ne trouve pas le modèle parfait dans ses livres, a pour lui une forte odeur de barbarisme. A l'instar de quelques avocats dont les plaidoyers, basés sur les précédents judiciaires, ne remontent jamais à l'examen des lois générales, il est incapable d'apprécier une œuvre dans son ensemble. Les détails l'absorbent, il analyse la construction de chaque période, fait le procès de chaque adjectif, s'acharne sur les métaphores et les comparaisons, et il ne pardonne pas à Racine lui-même sa fameuse Syllepse, dans Athalie.

Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu [pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce [lin,
Comme *eux* vous fûtes pauvre et comme *eux* [orphelin.

Au reste le puriste est souvent pauvre écrivain, car il ne s'occupe que d'être grammatical, et pourvu que Chapsal ne le condamne point, il s'estime supérieur à Bossuet. Voici un échantillon de son style ; je le prends dans une lettre que j'ai reçue récemment : " Les renseignements que tu désires que je prenne sur l'affaire à laquelle s'intéresse l'ami dont tu m'as parlé dans ta lettre qui ne m'est parvenue qu'hier, vu que j'étais absent pour une visite que je devais à mon oncle qui est bien malade, m'ont paru d'une nature trop

sérieuse pour que je me risquasse à les demander à M. * * * dont tu sais que le caractère est si bourru qu'il est difficile de l'aborder." Comme vous le voyez, la syntaxe est observée sans grand profit pour le style. On peut appliquer à cette espèce les remarques suivantes de Rollin : " Il s'en faut beaucoup que nous apportions le même soin pour nous perfectionner dans la langue française. Il y a peu de personnes qui la sachent par principes. On croit que l'usage seul suffit pour s'y rendre habile, il est rare qu'on s'applique à en approfondir le génie, et à en étudier toutes les délicatesses. Souvent on ignore jusqu'aux règles les plus communes, ce qui parait quelquefois dans les lettres mêmes des plus habiles gens."

(Rollin.—Traité des Etudes, Vol. 1er, p. 225.)

Quelquefois, mais plus rarement, le puriste est un auteur correct, mais observateur trop rigide des règles de la réthorique, et qui tombe dans l'excès signalé par Rollin dans le Traité des Etudes. Rollin expose sur cette matière la doctrine de Quintilien.

" Il fait remarquer ailleurs qu'un style trop étudié et trop recherché est la marque d'un petit génie. Il veut qu'un orateur, surtout quand il traite des matières graves et sérieuses, soit moins attentifs aux mots et à l'arrangement qu'aux choses et aux pensées. Quand vous voyez un discours travaillé et poli avec tant de soin et d'inquiétude, vous pouvez conclure, dit-il, qu'il part d'un esprit médiocre et occupé de petites choses. Un écrivain qui a l'esprit grand et élevé ne s'arrête point à de telles minuties. Il pense et parle avec plus de noblesse et de grandeur, et on voit dans tout ce qu'il dit un certain air aisé et naturel qui marque un homme riche de son propre fonds et qui ne cherche point à le paraître. Ensuite il compare cette sorte d'éloquence fleurie et fardée à des jeunes gens bien frisés et poudrés, et qui posent toujours devant le miroir et la toilette. On ne peut rien attendre de grand et de solide de même des orateurs. Le discours est comme le visage de l'esprit. S'il est peigné, ajusté, fardé, c'est qu'il y a quelque chose de gâté dans l'esprit, et qu'il n'est pas sain."

Il me reste à parler d'une des causes principales de notre décadence littéraire, qui est la haine des classiques et l'oubli dans lequel on cherche à les reléguer, pour proposer désormais à l'étude de la jeunesse les œuvres de nos contemporains. On insinue partout qu'il serait temps de retrancher dans les maisons d'éducation une partie de ces vieux maîtres, restes immortels du savoir et du génie des autres âges, Homère, Horace et les classiques du grand siècle.

On admet sans doute que la lecture de leurs ouvrages n'est pas sans profit, et que, pour être nés avant 1789, ils ont fait preuve d'assez grandes qualités, mais leur domination dans nos colléges est, semble-t-on dire, une injure aux gloires de notre temps. Depuis Chateaubriand, Lamartine et Byron, continue l'ennemi des anciens, une ère nouvelle a commencé pour les lettres, les règles antiques sont disparues sans retour pour faire place à l'école nouvelle, à l'école de la liberté absolue, et la jeunesse ne doit pas puiser à des sources condamnées ; mais qu'elle s'inspire dorénavant d'auteurs dont le style s'est affranchi des vieilles lois, inutiles dans notre siècle de progrès.

Je ne prétends pas soutenir une thèse ici sur cette grave question, l'espace et le temps me manquent, mais il me sera permis sans doute de faire quelques remarques à l'encontre des anti-classiques.

Quiconque étudie la sagesse des nations primitives ou modernes retrouve partout les mêmes vérités, les mêmes idées générales ; en examinant les manifestations diverses de l'intelligence humaine, il s'aperçoit bien vite que l'homme a été à peu près le même à toutes les époques. Mais les mœurs, les principes

dominants, les tendances communes d'un siècle exercent une influence prépondérante sur les belles-lettres comme sur les beaux arts et leur impriment un cachet distinctif, si bien qu'on a pu dire : La littérature est l'expression de la société. L'amour de la loi, le respect de l'autorité prévalent-ils chez un peuple avec les bons principes, cet amour, ce respect se traduisent dans le domaine de l'esprit par des œuvres conformes aux règles éternelles de la raison, et sous ce joug salutaire la pensée revêt une grandeur et une dignité incomparable ; c'est ce qu'on a vu dans les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis Quatorze. Lorsque au contraire, la licence, le relâchement des mœurs, la haine de la loi et de tout frein règnent dans les populations, l'influence de cet état de choses se fait aussitôt sentir dans la littérature qui devient hardie, novatrice, désordonnée ; le goût se corrompt, le caprice succède à la règle, l'imagination rejette le joug du bon sens, et les doctrines les plus absurdes triomphent si quelque grand homme leur prête l'éclat de son nom. Ainsi quand commence la décadence romaine un Sénèque peut s'illustrer, ainsi dans notre siècle, au milieu du débordement général, un Victor Hugo a pu devenir le chef d'une école, et y faire prévaloir les plus monstrueuses idées.

Mais je me sens saisi de crainte, Mesdames et Messieurs, après cette irréventieuse appréciation de l'idole romantique, et j'entends déjà crier au sacrilége. Ah ! que ne m'est-il permis d'appeler Racine ou Boileau à mon secours, ou plutôt, que ne puis-je, à l'aide d'un devin Tirésias, évoquer l'ombre d'un anti-classique, que ne puis-je ramener sur la terre l'âme de ce fameux Perrault qui combattait Homère, Virgile, Horace, au profit de Scudéry, St. Amand, et Chapelain ! Je lui exposerais d'abord les doctrines du jour, et je lui ferais lire ensuite les œuvres des poëtes et des romanciers français, sans même lui en indiquer les néologismes, les basses trivialités, les barbarismes, le ridicule pathos ; je me contenterais de lui dire que notre école est l'écho de la sienne et qu'elle combat avec les mêmes armes sous le même drapeau.

Que ne serait pas son étonnement et son dédain ! « Quoi ! dirait-il, ce sont de telles rapsodies qu'on veut substituer à tant de chefs-d'œuvre immortels ? Quoi ! l'on se vante même de l'emporter sur tous les âges passés. Eh ! quels sont vos titres ? quelles lois supérieures avez-vous apportées ? quels monuments impérissables avez-vous élevés ? Vous n'êtes que des imitateurs. Avant Hugo, avant Eugène Sue, déjà Ronsard avait voulu modifier notre langue en y adaptant des formes nouvelles, en l'enrichissant de mots étrangers ; et peut-être était-il aussi glorieux de faire des emprunts au noble idiome de Démosthènes que d'introduire le vil argot de la Cour des Miracles. Avant Gauthier, Quinet, Cherbuliez, déjà Voiture, Scudéry et Balzac, connaissaient le style ampoulé et l'art d'arrondir des périodes creuses ; avant eux l'on savait écrire, sous le vain prétexte de faire de l'esprit, des descriptions prétentieuses et maniérées, entremêlées de pointes insipides. Mais les *précieux* avaient au moins ce cachet de politesse et de bon ton qui seul pouvait leur valoir les sourires d'Arthénice et les éloges de l'Hotel Rambouillet ; tandis qu'aujourd'hui, vos muses sont de bas étage et vos inspirations naissent auprès de la chanteuse des rues ou de la lorette des faubourgs. Un Artamène, un Alexandre étaient nos héros, mais vous ne savez célébrer que Quasimodo, la Goualeuse ou le Chourineur.

Certes lorsque, dans mes *Parallèles*, je soutenais la grande querelle des anciens et modernes, j'errais ; mais autour de nous il y avait tant de grandeur, tant d'hommes illustres qu'il me semblait superflu de chercher des modèles ailleurs. Si l'expérience ne m'avait découvert